

LE SAUVAGE

JOURNAL CRITIQUE

PUBLIÉ DANS LES INTERETS POPULAIRES.

VOI. I.

MONTREAL, JEUDI, 24 JUIN 1847.

N° 1.

VARIÉTÉS.

LÉ RHUME DE CERVEAU!!!

Il est un mal horrible, un ma' qui en que'ques instans, fait de l'homme le plus spirituel une buse et un idiot; je veux parler de rhume du cerveau. Un rhume de cerveau fait horriblement souffrir, et rend en même tems parfaitement ridicule. Un jeune homme est obligé d'attendre, la nuit, dans un jardin, un entret'ien longtems désiré et demandé. Tout ce qui l'entoure invite à la plus douce, à la plus poétique rêverie, la lune monte à travers les arbres, les crématis exhalent de suaves odeurs. Il entend des pas légers et les frôlement d'une robe, c'est elle, son cœur bat si fort qu'il semble qu'il va rompre sa poitrine pour s'échapper. Enfin, il pourra donc lui dire tout ce qu'elle lui a inspiré depuis qu'il la connaît; il va lui révéler tout ce trésor d'amour qu'il a amassé dans son âme, et les premiers mots qu'il prononce sont ceux-ci: *Ah! badame, robe je vous aibe.*

Le ma lieu-eux s'est enrhumé à attendre sous les arbres. Un autre a prononcé un discours en public, un toast à parler dans un geul-ton patriotique; il répète son toast d'avance et s'entend avec effroi dire: *Bessieurs, dous dous sobes réud s dans udé intention patriotique, ou je devaude la bori des tyrans.*

Comment faire? Son discours lui a coûté bien du mal et ferait effet! à coup sûr on le mett ait dans le journal; il va trouver un médecin.

—Bossieur, il faut que vous be rendiez un grand service.

—Volontiers, Monsieur, si cela dépend de moi.

—J'aibe à le croire, Monsieur; j'ai ud' affreux *rhube de cerbeau.*

Ah! ah! un coriza:

—Un rhube de cerbeau.

—Oui, j'entends bien, c'est ce que nous ap'elons un coriza. Le malade est flatté de voir que la science s'est occupé assez spécialement de son mal pour lui donner un nom inconnu du vulgaire; il se voit d'avance guéri.

—Bossieur, c'est que, pour ud' à l'visaie, je suis bembre d'un dider, et il d'y a pas boyen d'y banquer.

—Cela n'empêche pas de manger, seulement les alimens vous paraît ont moins savoureux.

—Bossieur, s'il s'agissait seulement de binger, ça be ferait rien, je be b'ap'que d s alibon; mais c'est que j'ai

un discours à prédoncer, et vous comp'redez qu'avec bon rhube de cerbeau, on d'entendra pas le boindre bot.

—Alors, c'est fort désagréable,

—Qu'est-ce qu'il faut faire, Bossieur, pour bon rhube de cerbeau?

—Pour votre coriza?

—Oui, Bossieur, on b'avait dit de s'ifler de l'eau de Cologne.

—Ca nest pas mauvais.

—Ça d'est pas beauvais j'en ai rédifé trois verros et ça de va pas bieux.— Qu'est-ce qu'il faut faire, Bossieur?

—Il faut essayer d'une fumigation.

—Et ça be guérira-t-il?

—C'est possible.

—Cobent? ça n'est pas sûr.

—Non, Monsieur.

—Et vous d'avez pas d'autre boyen?

—Des bains de pied:

—Ah! et ça be guérira-t-il?

—Peut-être, d'ailleurs, ça n'est jamais bien long, attendez que ça se passe.

Et le malade s'en va persuadé que les médecins, comme certains parrains de complaisance, se sont contentés de donner un nom au rhume de cerbeau, sans se soucier de ce qu'il deviendrait à l'avenir.

Qu'ils sont très forts sur la lépre qu'on n'a plus, et sur la peste qu'on na pas; mais qu'ils ne savent rien sur les rhumes de cerbeau sur les to ps aux pieds.

ALPHONSE KARR

UN DÉMOCRATE.

Une querelle relative à un droit de préséance amène sur les bancs de la police correctionnelle un nommé Boitard, serrurier.

Un monsieur se présente devant le tribunal et expose en ces termes les motifs de la plainte:

“ Dans les premiers jours du mois de janvier dernier, je regagnais tranquillement mon domicile; il était environ 10 heures du soir. Arrivé rue de la Ferronnerie, à peu près à la hauteur du Piliers des Halles, deux hommes qui venaient dans la direction opposée, me barrèrent le chemin. Le trottoir est fort étroit dans cette partie de la rue de la Ferronnerie et il était entièrement occupé par les deux piétons. J'étais un peu préoccupé et ne songeais pas d'abord à me ranger pour leur livrer passage